CHARLES VILLENEUVE
JEAN-PIERRE BASTID

La Ville

roman



* Premières armes

EDITION n°1/STOCK

La Ville

8° Y2
107302
(1)

Des mêmes auteurs

Charles Villeneuve

LES FRANÇAIS ET LES CENTRALES NUCLÉAIRES, Paris, Sofédir, 1980.
HISTOIRE SECRÈTE DU TERRORISME : LES JUGES DE L'IMPOSSIBLE, avec Jean-Pierre Péret, Paris, Plon, 1987.

Jean-Pierre Bastid

Laissez bronzer les cadavres (en coll. avec J.-P. Manchette), Gallimard (Série noire).
Méchoui-massacre, Gallimard (Série noire).
Les Tours d'angoisse (*), Gallimard (Série noire).
Derrick au point (*), Gallimard (Série noire).
Adieu la vie (*), Gallimard (Série noire).
Le Passeur basque, Presses de la Cité.
Dupont-Lajoie (*), Presses de la Cité.
Le Tapir, J.-C. Lattès.
F.O.O.D. (*), J.-C. Lattès.
Bille de clown, Hachette (Engrenage).
Le Rouquin chagrin (*), Hachette (Engrenage).
Une maison en enfer (*), Hachette (Engrenage).
Les Baths d'Afs (*), Sanguine.
La Main du saigneur (*), Fleuve noir.
La Proie du serpent (*), Denoël.
Éloge d'un monstre, Vertige/Carrère.
Le Moine sanglant, Carrère.

(*) En collaboration avec M. Martens.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

823

Charles Villeneuve
Jean-Pierre Bastid

La Ville

Premières armes

Roman

Édition°1 Stock

DL-29041991-13229

Tous droits réservés pour tous pays.

© 1991, Édition°1/Éditions Stock.

Avertissement

I

Ce roman ne peut en aucune manière être considéré comme un document sur la deuxième Ville de France.

Tous les personnages, sociétés, religions, philosophies, points de vue politiques et événements ne relèvent que de l'imaginaire et aucun des personnages ne représente les opinions personnelles des auteurs. Toute ressemblance de décor ou de situation ne serait que l'effet du hasard.

II

Cependant, si quelque habitué de l'espace phocéen venait à penser que les lieux et les événements décrits ici ne sont pas conformes à la réalité, les auteurs qui y ont passé eux-mêmes quelque temps lui conseilleraient d'y retourner pour mieux regarder : tellement de choses peuvent arriver sous cette latitude...

Un grand merci à Jean-Gérard Imbar qui a assuré la synthèse historique de cet ouvrage et a su l'harmoniser avec la fiction.

– Ne jetez pas le mauvais larron aux Enfers, Seigneur, n'a-t-il pas, lui aussi, porté sa croix!...

La tête enveloppée dans un châle noir, la mère priait. Le père, lui, grommelait entre ses dents. Pour tout le monde, le « Sanglier de Calacuccia », à l'instar de sa compagne, implorait le ciel de bien accueillir Pascal, son défunt fils. Mais les trois autres enfants qui marchaient juste derrière lui pouvaient l'entendre insulter le bon Dieu :

– Maudit soit le Père, maudit soit le Fils, maudit soit le Saint-Esprit, maudites soient Marie et toute la Cour céleste!...

La mort violente de Pascal accroissait la rage ordinaire de Toussaint Regazzi. Depuis toujours, il en voulait à Dieu d'avoir créé un pays si pauvre que ses enfants devaient le fuir pour vivre. Mais pourtant il l'aimait, ce pays de caillasse. Comme un adversaire loyal. Et il lui rendait coup pour coup, dessouchant et arrachant le maquis, telle une harde de porcs sauvages. D'où son surnom de « Sanglier de Calacuccia ».

Le petit cortège s'éloignait de la place de l'église écrasée de lumière pour suivre la rue étroite et plongée dans l'ombre, qui sinuait et s'étrécissait entre les maisons de pierre. Sur son passage, les gens se signaient. Leurs

regards ne faisaient que glisser sur la femme vêtue de noir, puis sur l'homme maigre au feutre à large bord, accablés de douleur mais dignes, et s'attardaient sur les petits : une fille de neuf ans et un garçon de cinq, Laetitia et Féli, qu'un adolescent tenait par la main.

L'adolescent, l'aîné des enfants Regazzi depuis le drame sanglant, avançait en regardant fixement devant lui. Il ne voyait que le dos de son père, sa vieille veste de velours noir qui lui cachait comme un rideau les habitants de Calacuccia et le cercueil de mauvais bois porté par des hommes du clan, le fusil à l'épaule. Les yeux des gens étaient pourtant pleins de compassion. Et les cousins, venus de l'autre bout de l'île et même du continent, avaient de l'allure dans leurs habits de deuil, serrés à la taille par une ceinture rouge.

Ange ne voulait rien voir d'autre que du noir chagrin. Malheureusement, il était obligé d'écouter les blasphèmes du père, qui, bien qu'il ne le montrât pas, l'effrayaient. Sans s'en rendre compte, il broyait les menottes de Laetitia et de Féli. A chaque instant, il s'attendait à ce que la colère divine se déchaînât sur la famille. En même temps, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un sentiment de fierté d'être le fils de Toussaint Regazzi, le Corse qui osait défier Dieu.

Le petit Féli éclata en sanglots. Pour le faire cesser ou lui communiquer du courage, Ange lui serra encore plus fort la main. Les pleurs redoublèrent, donnant la note aux femmes. Elles improvisèrent un vocéro lugubre et dissonant.

Comme né de l'ombre, le cortège sortit du village. Il se détachait maintenant à contre-ciel sur le chemin du cimetière, plongeait brusquement derrière le ressaut d'une terrasse, disparaissait sous la verdure poussiéreuse d'un bouquet de châtaigniers et resurgissait pour se découper de nouveau, lente cohorte de silhouettes noires, sur la pierraille grise des murettes ébouriffées de graminées.

Aveuglé par la crudité de la lumière, Ange plissa les yeux. Une larme coula alors sur sa joue. Il lâcha Laetitia et s'essuya furtivement. Après quoi il tourna la tête pour vérifier si quelqu'un avait remarqué son geste. C'est à ce moment-là qu'il aperçut l'inconnu.

L'homme détonnait parmi les paysans. Très brun et de taille moyenne, il ressemblait aux natifs, mais comme un parent éloigné. Et il portait de beaux vêtements. Le peu que l'adolescent avait pu voir de lui l'avait surpris, sinon impressionné.

Un long grincement se mêla au chant funèbre des pleureuses. On venait d'ouvrir la porte du cimetière. Le cortège piétina le gravier de l'allée centrale. Il s'arrêta bientôt par à-coups devant une fosse d'un mètre cinquante de profondeur. Les cousins posèrent le cercueil. Sur un signe du prêtre, ils confièrent leurs fusils à des proches et, à l'aide de cordes, commencèrent à descendre le corps de Pascal Regazzi dans sa dernière demeure.

Le père, originaire du sud de l'île, tenait à ce que son fils fût enterré dans son meilleur champ, face aux cimes de verdure qui portent la forêt de Valdoniello, et non au cimetière de la paroisse comme cela se pratiquait « en deçà des monts »; mais la mère, pour la première fois, lui avait résisté. Le Sanglier de Calacuccia, ne voulant pas ajouter aux peines de la famille, s'était incliné. Lui aussi pour la première fois. Plus qu'une victoire maternelle, Ange avait vu dans cette décision une conjuration de l'occhiu, du mauvais œil. De toute façon, Pascal resterait face au midi. Il aurait la tête au nord, protégée par les contreforts du monte Cinto, et il garderait les pieds au sud.

Les pleureuses s'étaient tues. L'assistance formait un cercle autour de la fosse. Le prêtre bénissait le cercueil. A côté des parents, les enfants regardaient fixement leurs pieds. Les souliers neufs, achetés pour la circonstance, martyrisaient les deux petits. Ils n'avaient qu'une hâte,

que la terre se referme sur la « grande boîte », que ce mauvais rêve s'achève et que leurs pieds de sauvageons retrouvent enfin la liberté. Leur douleur n'était donc pas feinte, seulement elle avait une cause extérieure. Pour eux, Pascal avait toujours été un étranger : navigateur aux Messageries maritimes, dont le port d'attache était Marseille, il ne revenait guère qu'une fois par an à Calacuccia. Mais, pour Ange, c'était un grand frère qui avait fait plusieurs fois le tour du monde : Manille, Bornéo, Java, Pondichéry, Zanzibar, Konakry – tant de mots chantaient dans sa bouche qu'il ne se lassait pas de l'écouter.

La bénédiction terminée, les vocéri reprirent très fort. Les pleureuses se tenaient la tête, arrachant cris et lamentations au plus profond de leur poitrine. Parents éloignés, amis et voisins saluèrent Toussaint Regazzi et sa famille, par ordre d'importance. Nombre d'entre eux étreignirent rudement le père.

Bien que recevant les condoléances de Dominique, un cousin germain, Ange ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur la droite, vers l'inconnu. Visage impassible, l'homme s'approchait lentement, les mains dans les poches d'un élégant manteau gris.

– Qui est-ce? demanda Dominique qui avait suivi son regard.

D'une brève moue négative, Ange lui fit comprendre qu'il l'ignorait.

Une détonation se répercuta à tous les échos du Niolo.

Le village de Calacuccia est au centre de ce cirque immense enserré de toutes parts par de hautes montagnes dénudées. Son cimetière en devint le cœur, au milieu de quoi hommes et femmes en deuil s'étaient statufiés.

Ange voyait chacun des gestes de l'inconnu, les recevait comme autant de coups en pleine face, mais ne parvenait pas à bouger.

Un hurlement d'impuissance s'étrangla dans sa gorge.

Méthodiquement, le tueur dirigeait son pistolet vers le sol, où gisait le père, la chemise ensanglantée.

Il tira à la tête.

Le coup de feu se prolongea.

Autour des enfants pétrifiés, des formes sombres s'agitèrent comme pour un lourd envol. Ange s'arracha enfin à l'étreinte glacée et se porta en avant. Mais ses mouvements lui semblaient être aussi lents que ceux d'un animal au sortir de l'hiver. Tandis que le tueur, vif, précis, visait déjà la mère.

Elle tomba en travers du corps de son mari, la tempe droite trouée, broyée.

Comprimé, le hurlement de l'adolescent fusa entre ses lèvres. L'accélération du mouvement fut tout aussi subite, du moins Ange en eut-il l'impression. Sa haine le projeta sur le tueur. Écartant le bras armé, il donna de la tête contre un ventre dur. Un coup de pistolet partit. Très près de lui.

Seulement assourdi, il continua à frapper. Soudain ses poings ne rencontrèrent que le vide. L'ennemi avait disparu comme par magie. Il le chercha, l'œil hagard.

Des mains amies retinrent l'aîné des Regazzi juste avant qu'il ne tombât dans la fosse, à la suite du tueur. Des cousins se précipitèrent avec des fusils.

En bas, l'autre était encore étourdi par sa chute. Il commença à se relever en s'appuyant au cercueil. Une décharge le tassa dans un coin de la fosse, criblé de chevrotines.

Ange s'affaissa plutôt qu'il ne s'agenouilla près de ses parents. Prenant la main de sa mère, il voulut prier :

« S'il vous plaît, sainte Lucie, faites un miracle !... U miraculu !... »

Il n'eut pas le temps de se recueillir, une série de tirs croisés terrorisèrent un peu plus l'assistance. Pour un ennemi tué, dix autres avaient surgi. Élégants et froids comme des morts vivants. Ils étaient partout, vidaient

leurs armes sur les silhouettes noires qui se sauvaient dans tous les sens. Certaines s'écroulaient ou boulaient, emportées par leur élan.

Seuls Laetitia et Féli, désemparés, restaient plantés au milieu de la débandade. Leur grand frère ne fit qu'un bond jusqu'à eux, les renversa sur le gravier et les couvrit de son corps. Ils n'avaient plus que lui maintenant.

La résistance s'organisa. De véritables coups de tonnerre répondirent aux toux sèches des armes de poing. Les projectiles ricochaient sur les pierres tombales. Même le prêtre s'y était mis, avec le fusil de chasse d'une victime. Il hurlait des insultes à ceux qui ne pouvaient être que des suppôts de Satan et bénissait chaque cartouche afin qu'elle étendît son homme.

Les tueurs furent obligés de se mettre à couvert; les tirs devinrent sporadiques; de part et d'autre, on comptait les munitions. A la faveur de cette fausse accalmie, Ange fit ramper son frère et sa petite sœur vers une sépulture monumentale. Après en avoir retiré vases et statuettes, les enfants se terrèrent dans des niches profondes. Jusqu'à la nuit noire.

Il existe par le monde de ces endroits oubliés, de ces hauts lieux de silence.

Un désordre fou d'escarpements pelés, de ravines, de crêtes, de roches blanches puis ocre, mangées de roux; quelques arbres décharnés qui tombent l'un dans l'autre et s'enchevêtrent; et, dans une gorge minuscule, un mince filet d'eau qui va rejoindre la mer.

Atmosphère limpide, presque mauve encore : il fera beau. Un aigle muet plane très haut dans le ciel.

Le jeune garçon est assis dans la rocaille, immobile. Il attend.

C'est l'aube, le ciel s'éclaire peu à peu. La mer est immense, d'un indigo presque violet. Le jeune garçon peut la voir enfin de près.

Pantalon retroussé, jambes nues, il est habillé comme un berger de la montagne. Ses chaussures neuves, délacées, sont posées à côté de lui sur une pierre plate. Il contemple ses pieds couverts d'écorchures et de cloques : la caillasse les a ruinés. Il porte sur l'épaule une musette et serre dans son poing une enveloppe. Dans la musette, trois mouchoirs et une chemise de rechange; dans l'enveloppe, une lettre destinée à un lointain cousin – il habite sur le continent.

Un merle siffle mais il ne l'entend pas, pas plus qu'il ne voit la mer. Il n'est pas sensible au génie du lieu, il n'en goûte ni la beauté ni la sérénité. Les choses ne l'affectent guère il n'a jamais été sensible qu'aux gens.

Il attend et son esprit bat la campagne.

Il s'appelle Lupo Guerra.

Ce n'est pas le nom que ses parents lui ont donné. Lupo n'est que son deuxième prénom, mais, à cause de ce qu'il signifie en corse, il n'a pas craint de le garder. Son premier prénom était Angelo, Ange, mais l'ange s'est envolé. Quant au nom, Regazzi, il l'a d'abord transformé en Guerazzi puis, au bout de quelques kilomètres de route, quand il est devenu Guerra, le nom du père de Lupo est sorti de sa mémoire.

Il lui suffit de se souvenir du visage de ses parents et de leur voix : leur nom, il a réussi à l'oublier. Il l'avait décidé et il ne lui a jamais fallu que deux jours pour y parvenir. Maintenant, quand il lui arrive encore d'y songer, le nom n'affleure plus sa conscience; il se dit seulement, pour lui-même : le nom que j'ai porté dans ma jeunesse.

Il n'a que quatorze ans et il a la rage au cœur.

Lupo Guerra ne s'est jamais trouvé si loin de chez lui. Il vient de Calacuccia, par la montagne, il a marché deux jours à pied, évitant d'instinct les routes pourtant rares et les chemins carrossables. La première nuit, il s'est arrêté au col de Cocavera où il a dormi dans une hutte de pierres sèches.

Cette nuit-là, les souvenirs sont revenus. Il s'est dit que ce n'étaient que des cauchemars et il leur a tordu l'échine comme à des chiens enragés; mais il n'a pas réussi à les tuer tous.

Au matin, quand le froid l'a réveillé, il est sorti de la cabane. Le soleil levant, dans son dos, allongeait son ombre et il l'a découverte enfin, au loin devant lui · c'était ça, la mer, cette étendue uniforme et un peu floue, piquée d'aspérités et de promontoires. Sur sa gauche, il voyait le golfe de Porto et sur sa droite, au nord, celui de Girolata. Tout comme on le lui avait dit.

La deuxième nuit il a dormi dans une vraie maison, à Girolata. Une vieille femme, une parente, l'a hébergé. On l'avait prévenue, elle attendait son arrivée. Mais elle ne l'avait pas vu depuis son baptême et elle ne pouvait pas le reconnaître. Il a dû dire son nom. C'est la dernière fois qu'il l'a prononcé, il lui a presque fallu faire un effort de mémoire.

Cette nuit-là, il n'a pas eu de cauchemars et, quand il est parti, la vieille l'a appelé Lupo. Elle lui a dit en corse : « Bonne chance, Lupo Guerra. »

Les yeux fixés sur l'étendue marine, Lupo Guerra pense à tout le chemin qu'il a fait en deux jours. Un bon bout de route avec les pieds et aussi un bon bout de route dans sa tête. Bien sûr, les cauchemars persistent, mais comment faire autrement?

Il y a trois jours à peine, on enterrait son frère aîné, le marin.

D'habitude, Pascal ne restait pas à Calacuccia, trop pressé de reprendre la mer, mais cette fois-ci cela faisait bien deux mois qu'il ne décollait pas. Il donnait l'impression de ne plus être le même. Il lui était arrivé sur le continent une sale affaire et il était venu se terrer au pays. Mais il n'en parlait pas – le père était le seul à savoir.

Et puis Ange avait été réveillé en pleine nuit par des

coups frappés au volet. Il avait entendu des bruits de voix, des insultes. Pascal, après avoir répondu avec violence, avait fini par prendre le fusil et sortir. Le père l'avait suivi, armé lui aussi. Une demi-heure plus tard, on avait entendu des détonations dans le maquis et ils étaient revenus tous les deux. On avait retrouvé les corps quelques semaines plus tard. Les rats les avaient si bien nettoyés que l'on avait eu bien du mal à les reconnaître. Il s'agissait de Fusco Dominique et de Capellone Sixte, deux garçons qui faisaient d'habitude leurs affaires sur le continent.

Ensuite, ce fut le tour de Pascal; cette fois, on avait retrouvé le corps le jour même. Un aigle planait très haut dans le ciel, au-dessus du maquis. Cela avait guidé les recherches. C'est Lupo qui était tombé dessus. Son frère était nu. Il avait au bas-ventre une plaie immonde, déjà grouillante de vers. Sa tête avait explosé comme une citrouille trop mûre et sa cervelle barbouillait le tronc d'un jeune chêne-liège.

L'enterrement avait eu lieu le surlendemain. Des tueurs glacés l'avaient transformé en hécatombe. Si l'on n'avait pas retrouvé le cadavre de certains d'entre eux parmi ceux des nombreuses victimes, Ange aurait vu, comme le prêtre de Calacuccia, la main de Dieu ou du diable derrière ce guet-apens. Mais les tueurs n'étaient que de simples mortels. Une preuve, s'il en fallait encore : les survivants s'étaient enfuis sans parachever leur sale travail. Car Ange avait échappé au massacre. De la famille Regazzi, il ne restait plus que lui, Laetitia et Féli. Les petits seraient épargnés; mais pas l'aîné : à quatorze ans, on le considère comme un homme.

Au village, des cousins ont hébergé les trois enfants. Mais Ange, lui, n'a pu y rester qu'un soir, le temps d'organiser sa fuite. Les cousins n'ont pas cherché à apaiser sa douleur; ils lui ont appris à dominer sa rage et lui ont enseigné que la patience est la deuxième bravoure de

l'homme. Pour l'heure, Lupo Guerra doit se faire oublier, disparaître; la vengeance viendra plus tard, en son temps.

Lupo s'énerve.

Il a la colère et l'impatience de ses quatorze ans. Avec cent francs en poche, il attend la barque qui doit le mener à Ajaccio. De là, il prendra le bateau qui doit le conduire sur le continent.

Le continent, pour lui, c'est Marseille.

Sa résolution a été prise il y a bien longtemps : il irait à Marseille, il en avait rêvé. Maintenant il n'a plus d'autre choix.

Marseille

Cette cité formidable et mystérieuse.

Il est hanté.

Il sait à la fois tout et rien sur elle, il en a tellement entendu parler...

Des églises et des maisons par milliers; et des avenues, des rues et des traverses. Des femmes innombrables qui s'offrent. De l'or. Des richesses incroyables.

Dans cette Ville, tout est permis.

C'est ce que disait un autre cousin. A la Marsiale – c'est comme ça qu'il l'appelle avec tendresse – tout est possible, il suffit d'oser. C'est un homme de poids, ce cousin. Un lointain parent de sa mère. Feu Pascal avait du respect pour lui. Il est jeune pourtant – on dit qu'il est né avec le siècle – mais il a déjà fait son chemin : chaque fois qu'il arrive à Calacuccia, il couvre tout le monde de cadeaux. Un garçon chaleureux, qui parle beaucoup, aime se raconter, et Lupo sait écouter.

Il faut se battre, il faut oser et réussir : cette Ville, on peut s'en emparer.

C'est ce qu'il a compris.

Et puis aussi ceci, qui s'est passé l'an dernier : le cousin, après l'avoir regardé d'une façon qui l'a fait rougir, lui a dit bien en face : « Toi, tu as toutes tes chances. Un jour, si le cœur t'en dit, viens me voir, je te mettrai le pied à l'étrier. »

Ce jour est venu.

Dans son poing, Lupo tient cette lettre, son viatique, son sauf-conduit. Mais il n'en a pas besoin, l'adresse, sur l'enveloppe, lui suffit :

Monsieur Alighieri Ange Marie,
7, rue de la Fontaine-des-Vents

Son cousin.

Dans sa tête, il dit déjà « mon oncle ».

Il est prêt.

Livre I

Benvenuto

1

Le garage, vaste et chichement éclairé, avait été aménagé dans les dépendances d'une savonnerie désaffectée, derrière la gare du Prado. L'homme connaissait l'endroit, il l'avait déjà utilisé. Il se présenta à l'heure dite. Comme prévu, la porte cochère n'était pas fermée à clé, il n'eut qu'à pousser un des battants. Il n'y avait personne, cela faisait aussi partie des accords. Cependant, quand il s'engagea sous la voûte, il imagina que des yeux l'observaient, mais il chassa très vite cette pensée.

Au bout d'un fil dénudé, une ampoule électrique coiffée d'un morceau de papier journal éclairait faiblement la loge du gardien. La clé de l'entrepôt était accrochée à l'endroit convenu, dans un placard mural.

A côté, au-dessus d'un lavabo maculé de rouille et de crasse, une glace ébréchée accrocha et retint son regard. En face de lui, de l'autre côté du miroir, il s'aperçut : un grand type d'une trentaine d'années, au corps sec et dur, aux muscles longs. La lumière jaunâtre éclairait de biais un visage au teint mat, aux yeux d'un noir profond. Sous le feutre noir légèrement incliné, elle laissait deviner des cheveux très bruns et bouclés et sculptait à grands coups d'ombres une figure de pierre, au menton carré, aux méplats accusés. Un pardessus noir était sim-

plement jeté sur ses épaules. Son complet était anthracite avec de fines rayures : un veston croisé à taille haute, un pantalon dont le pli au rasoir se cassait sur des chaussures impeccablement cirées. Un costume sombre, de bon goût. Il n'avait jamais eu d'attirance pour les mises voyantes.

Profitant de sa solitude, il esquissa un salut de la main qui s'acheva en une élégante pichenette et releva le bord de son freutre. « C'est mieux comme ça, se dit-il, plus discret... » Ainsi habillé et chapeauté, on l'aurait pris pour un notaire ou un médecin, ou même un avocat.

« Stràn u avucàtu ! » murmura-t-il, pensant en lui-même qu'il ferait un bien drôle d'avocat. Couillon de la lune ! ça lui ressemblait bien de penser des choses comme ça.

L'incongruité de l'idée lui arracha quand même un sourire. Ou du moins, dans la glace, une grimace lui déforma le visage. Une façon bien à lui de sourire sans sourire, un rictus de naissance qui le plus souvent passait pour un tic. « Est-ce que ça t'arracherait la gueule d'être poli ? » lui avait demandé une fois un grand alors que tout minot il commençait à se débrouiller sur les docks. « Je t'ai remercié », avait-il répliqué, fort de son bon droit car il s'était fendu à la fois d'un merci et de son rictus. « Et maintenant je te le rends », avait-il ajouté.

Bien qu'ayant une tête de plus que lui, le màschiu qui s'était permis de lui dire ça avait compris sa douleur quand il s'était retrouvé cul par-dessus tête, la gueule en sang.

« Je rends toujours ! »

Cela lui rappela le regard aigu que son « ami » avocat, M^e^ Caussade, avait posé sur lui quelques soirs plus tôt :

– Bravo, mon vieux. Je vois que nous sommes d'accord.

Il avait encore dans l'oreille cette voix qui vient du

nez, métallique, sèche, un peu protectrice. Une voix bafouillante d'étranger qui bute sur les mots comme si elle voulait à la fois s'en débarrasser et les économiser, les vomir et en même temps les retenir derrière la barrière des dents. Chez d'autres le parler pointu dénote le Franchimand – le Français du Nord – mais Me Caussade ne fait que les singer. Son accent qui n'est qu'affectation se conforme à cette curieuse prononciation que les gens du Midi obtiennent en tendant leur articulation et pointant les lèvres en avant, qui ne dénonce que la classe sociale des individus.

S'abstenant de répondre, il scrute l'avocat avec attention et celui-ci se prête avec un détachement serin à l'examen.

– Je n'en espérais pas moins de vous... Il est sûr que votre idée résoudrait beaucoup de difficultés.

– Je n'ai rien dit.

– Vous avez suggéré, ami.

A ce moment, en même temps que le mot, un contact le fait sursauter. Tournant vivement les yeux, il voit la main de l'avocat posée sur sa manche.

– C'est votre talent, poursuit Me Caussade. Je n'aurais jamais su l'imaginer et encore moins le suggérer. Peut-être n'aurais-je pas osé.

L'emmanché! L'hypocrisie du bonhomme, cette façon de se livrer, l'écœure. Mais il en a vu d'autres. Sur les quais de Marseille, il a appris à ne jamais rien montrer, aux bourgeois moins qu'à quiconque.

– Je n'imagine rien du tout, se contente-t-il de dire.

Et, pour que l'autre se rende bien compte du prix du service qu'il réclame, il insiste :

– Je n'ai aucune imagination, maître.

– Bien sûr, bien sûr, répond l'avocat. Nous nous comprenons.

– Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

– Allons, allons...

Mais, à la porte du restaurant, au moment de se quitter, il ajoute en lui donnant une dernière poignée de main :

– Ce qui est dit est dit, n'est-ce pas, ami?

« N'est-ce pas, ami!... »

Dans le miroir, le sourire de l'homme se figea et son visage retrouva sa rigidité de pierre. Il avait encore dans l'oreille cette voix snob et se répétait ce que le drôle avait déclaré : qu'il était, lui, son ami. Il demeurait immobile, les yeux égarés, non qu'il fût dérouté mais quand même! Se retrouver, lui, un voyou, l'équipier de cet apôtre! Pourtant, bien que peu de choses aient été dites, en un rien de temps il s'était trouvé ligoté.

Non, erreur, il n'était pas ligoté. Il ne s'était lié lui-même que parce qu'il le voulait bien. Le débarbot lui avait montré une opportunité d'agir et il n'avait pas dit non. Il savait que le moment était venu de consolider ce qui existait entre eux deux. Pour le meilleur et pour le pire.

L'homme vérifia la présence du colt passé dans sa ceinture et le boutonnage de son costume croisé. Il longea une rangée de véhicules en plus ou moins bon état, les plus récents équipés de gazogènes, et s'arrêta devant une 11 chevaux Citroën flambant neuve.

Les papiers étaient sur le siège, dans un portefeuille de maroquin brun très usagé, et les clés sur le tableau de bord, attendant qu'on mette le contact. Le plein avait été fait. Une nourrice de vingt litres se trouvait dans le coffre arrière.

L'homme tira le démarreur, la voiture partit au quart de tour. Il écouta le moteur, le fit ronfler. Le moulin avait été gonflé, il tournait à merveille.

Un commutateur de porcelaine était vissé sur le mur de brique tout près de lui, il n'eut qu'à en tourner la

commande, la lumière s'éteignit. Les phares semblaient éclairer un peu bas. Comme la loi l'exigeait, un capot métallique peint en bleu foncé aveuglait en partie les verres. Filtré par une étroite meurtrière horizontale, un mince pinceau lumineux s'étira modestement à hauteur de genou sur le mur du fond, laissant dans l'ombre le reste du garage.

L'homme actionna alors une manette qui écarta les masques et tout le local fut inondé de lumière.

2

Sur le marchepied d'un wagon-lit de première classe, Benvenuto Capellone souleva son grand feutre gris à bord roulé. Machinalement il se haussa sur la pointe des pieds, à cause de sa petite taille. Une habitude.

Les flashes crépitèrent et Saint-Charles retrouva sa pénombre, défense passive oblige.

– Bon voyage, Benny!

– A bientôt, Benny!

– Bon anniversaire!

– Et joyeux Noël!

Il répéta son geste pour répondre à l'ovation et saluer la petite foule venue l'accompagner à la gare. Il les connaissait tous. Les amis et les autres. Les amis avaient sa confiance et la plupart lui devaient leur réussite. Même les journalistes et les photographes étaient ses obligés : grâce à lui, ils ne chômaient pas; en retour, ils l'avaient sacré empereur de Marseille. Il leur devait sa gloire.

Benvenuto Capellone souriait à tout le monde. Ses gardes du corps disséminés dans la foule lui assuraient la sérénité. Il voyagerait avec de hauts dignitaires nazis, et à Paris d'autres amis l'attendaient.

Il revenait de Cannes, il n'avait fait qu'une halte à Marseille. Sur la Côte, il avait racheté en sous-main tous les grands hôtels en péril : le Mirabeau, le Saint-James, le

Martinez, le Bristol, le Victoria, le Majestic... Une affaire juteuse pour lui, comme pour son partenaire monsieur Maurice.

A Marseille, un message affolé de Ninotchka l'attendait : « Monsieur Maurice vient d'être arrêté. » Elle craignait pour lui et pour elle-même : ne comptaient-ils pas ce Juif parmi leurs amis? Il lui avait téléphoné pour la rassurer. A mots couverts, mais elle avait compris. De fait, il n'était pas inquiet; quand Himmler venait à Paris, monsieur Maurice le recevait chez lui et son homme de confiance, le capitaine Engel, ne pouvait rien lui refuser. Oui, à la fin de cette année 1943, Capellone savait qu'il ne risquait rien, que tout lui était permis.

En quarante-neuf ans – à quelques heures près –, que de chemin parcouru! Car ça débute très mal : on lui a donné le jour le 24 décembre 1894 en Corse, à Propriano. Un cadeau empoisonné. Il est l'aîné de sept enfants, son père est navigateur. Il vient tout jeune à Marseille avec ses parents, obtient à onze ans le certificat d'études à l'école communale de la Major, ce qui prouve qu'il n'est pas idiot et qu'il aurait été plutôt doué pour les études s'il n'avait pas été obligé de gagner sa vie pour aider sa mère restée veuve. Dès lors il continue à grandir dans la rue. A douze ans, il vend le journal *Le Soleil du Midi* sur la Canebière; à quinze, il se fait embaucher par le patron d'une tartane qui charge du sable sur les plages de la Côte; à seize, il se bat sur les docks et, à dix-huit, remplace la manutention des sacs de sable par l'exploitation des femmes.

L'école de la rue a du bon, tous les coups y sont permis. Grâce à elle, il avait maintenant le bras long. Respecté sur le port et dans les quartiers populaires, c'était lui qui avait mené la campagne du député Fabian et l'avait en quelque sorte intronisé. Pierre Fabian briguait la place de maire, mais Capellone lui avait conseillé de la laisser à un fantoche dont ils pourraient faire ce qu'ils voudraient, et

l'autre s'était contenté de la place d'adjoint. Maintenant ce bon Dr Rabot, dit Dudule (lorsque l'on s'appelle Théodule et que l'on est maire d'une ville comme Marseille, il faut s'attendre à ce que la verve populaire accommode votre nom à sa façon), dont personne n'oserait suspecter l'honorabilité, couvrait à son insu les trafics les plus louches, car de la traite des Blanches à la contrebande d'opium, rien n'échappait à Benvenuto Capellone.

Non seulement ce brave Dudule recevait un voyou à sa table, mais les protections dont bénéficiait ce seigneur de la pègre le laissaient pantois. Rien que du beau monde. Pensez, quand on a dans sa poche le préfet de police de Paris et l'ambassadeur de France en Espagne!... Commode, l'Espagne; surtout depuis que l'Italie s'était rangée du côté des Alliés. Une volte-face qui n'arrangeait pas les affaires de Capellone.

Le haut-parleur crachotait des paroles indistinctes. Tout le monde comprenait pourtant qu'on annonçait le prochain départ du rapide pour Paris. Les employés de la Compagnie des wagons-lits s'agitaient, aidaient à hisser les derniers bagages, vérifiaient la fermeture des portes.

Un coup de sifflet. Un jet de vapeur. Le halètement de la locomotive en partance.

Capellone était encore sur le marchepied. Un agent des chemins de fer attendait avec déférence.

Une très jeune femme arriva en courant. Elle appela. La foule s'écarta. Capellone la regarda, surpris.

Elle tenait dans ses bras une valise comme si c'était un bébé. Il reconnut ses yeux d'outremer. Il se pencha vers elle, lui sourit.

– Joyeux Noël, monsieur Capellone, dit-elle, le visage grave. (Et, après une courte hésitation :) Mes respects à votre femme.

Il ne comprenait pas. Tout ça ne rimait à rien.

– Pour le petit, ajouta-t-elle en lui mettant délicatement la valise dans les bras.

Il la tint à son tour comme un bébé, puis la déposa sur l'épais tapis du wagon. L'homme qui se tenait derrière lui dans l'ombre prit la valise et l'attira à l'intérieur. D'un signe de tête, Capellone le remercia.

Nouveau coup de sifflet : un roulement très long, puis un bref.

La chaudière de la locomotive émit un nuage de vapeur, la machine s'anima. Elle vivait comme une bête, haletait à grands coups espacés, lentement s'emballait. Capellone se retourna au moment où le train s'ébranlait. Il se découvrit pour saluer une dernière fois.

C'est ainsi qu'un éclair de magnésium le fige, chapeau levé. Avec ses cheveux noirs, son visage rond aux pommettes saillantes, son allure générale massive, il ressemble vaguement au gangster américain Al Capone.

Il le savait et cultivait la ressemblance.

C'était cette photo qui paraîtrait le lendemain, dans les journaux du matin.

3

L'homme conduisait lentement la traction.

La Ville donnait une apparence d'insouciance, malgré la présence de l'occupant. Ou à cause de lui. Ville rebelle, n'avait-elle pas toujours fait la nique au malheur? Tous ces soldats allemands, armés jusqu'aux dents en prévision d'un débarquement des Alliés en Provence, incitaient sans doute les Marseillais à outrer leur exubérance naturelle. En tout cas, les rues étaient aussi animées qu'aux Noëls du bon vieux temps.

La traction passa devant le Vieux-Port, quais de départ pour la grande aventure. L'homme avait voulu ce détour. Le fameux pont transbordeur, énorme charpente métallique enjambant la mer, n'enlaidissait plus cette échappée de vue sur la Méditerrannée; les Allemands l'avaient transformé en fer à canons.

La traction tourna sur la Canebière et prit la route d'Aix. L'hiver avait attaqué en force, mais l'homme n'en sentit la rigueur qu'au sortir d'Avignon, quand il lui fallut s'extirper de la voiture bien chauffée devant un barrage de la gendarmerie nationale.

Il aurait pu porter la main à sa poche pour en sortir immédiatement les papiers de V-Mann qu'un ami de sa future victime lui avait procurés. Mais il lui suffit d'un regard de l'autre côté de la vitre : le canon d'une mitrail-

lette braqué à vingt centimètres de son visage le dissuadait de faire tout mouvement.

Giflé par l'air glacé, il mit pied à terre.

Cinq gendarmes l'entourèrent en battant la semelle. Il leva les mains au-dessus de la tête et se prêta à la fouille sans protester.

Grimaçant son étrange sourire à celui qui trouva le revolver, il se laissa délester. Il savourait le plaisir qu'il aurait à voir les pandores au garde-à-vous quand il leur présenterait la carte jaune indiquant sa prétendue qualité d'homme de confiance de la Sipo-SD.

Il rencontra la première plaque de verglas un peu après Montélimar. Il avait eu un moment d'inattention, il songeait encore aux jobastres qui léchaient le cul des flics – et des pires, ces bordilles de la Gestapo –, lorsqu'il la vit surgir, étincelante, en fin de virage et bondir vers lui dans le mince et plat pinceau des phares.

Il n'avait jamais eu l'occasion jusqu'ici de tenir le volant d'une traction : depuis quelques années, il laissait à ses chauffeurs le soin de conduire. Les platanes venaient tout doucement vers lui. Il sentit son cœur sauter dans sa poitrine.

En un éclair il est à Calacuccia, il revoit le cimetière, l'enterrement de son frère, son père et sa mère massacrés devant la tombe ouverte. Que de haine en lui!

Maintenant qu'il arrivait à ses fins, mourir serait un acte triste et stupide.

Une larme de rage coula sur sa joue.

Il se rendit compte à ce moment que les platanes défilaient à grande vitesse dans les phares. Il était sorti du virage et la voiture fonçait de nouveau sur une ligne droite. Elle s'était débrouillée toute seule. Surpris par ce miracle – si miraculeuse que soit la tenue de route de la traction, il décida que c'en était un –, il fut convaincu que

tout se passerait bien et que le retour serait facile. Les gens qui avaient préparé la Citroën connaissaient les règles : demain ils la récupéreraient, leur voiture n'aurait jamais quitté le garage.

Il savait que l'avocat connaissait lui aussi les règles, car elles ne sont pas limitées au milieu, elles jouent dans tous les domaines de la société. Il revoyait encore sa haute silhouette élégante qui s'éloignait, puis se retournait une dernière fois :

– Réfléchissez bien, ami.

Il avait marmonné que oui, il réfléchirait. Maintenant qu'il l'avait fait, il réfléchissait à ce qui l'attendait après ce travail : au pire, une résidence surveillée, selon Me Caussade. Quelques mois seulement, avait-il promis. Comment pouvait-on être si sûr de soi ? Toujours est-il que Cul Cousu l'était !

Il se souvint de ce que lui avait appris la Ville.

A peine débarqué de sa pacoule, il a compris que, avant d'être d'un bord ou d'un autre, on appartient toujours à une famille, à une classe, comme on dit ; que pour votre bonheur ou votre malheur elle vous pègue les doigts ; et que c'est toujours dans le sein qui vous a nourri que l'on retourne.

Il avait beau être maintenant en cavale, le débarbot n'en avait pas moins conservé de bons contacts avec les siens. En dépit des petites misères dues à l'Occupation, ceux-ci ne s'étaient pas trop fait escagasser : ils n'avaient jamais cessé d'être du bon côté du manche.

Quant à lui, avec des amis des deux côtés, il ne pouvait ignorer comment la fortune peut faire volte-face et, moins de deux jours après leur dîner en tête à tête, il avait de lui-même repris contact avec Me Caussade.

L'avocat lui a donné rendez-vous en haut de la rue Grignan, au cabinet d'un de ses confrères, Me Anglade, où ils pourront parler sans témoin.

– Alors dites-moi, monsieur... euh, Guerra... vous avez bien réfléchi ?

– Pour votre affaire, oui, j'ai bien réfléchi. Vous ne m'avez pas donné le beau rôle.

L'avocat fait moins le fier, il paraît tendu et inquiet. L'homme qu'il a appelé M. Guerra se contente de le regarder aller et venir à grands pas.

– Mais c'est d'accord, dit-il, je marche.

Tout est dans ce « mais ». Me Caussade l'enregistre d'un hochement machinal. Il continue d'arpenter la pièce, expliquant qu'il ne peut aider Guerra que partiellement dans l'opération projetée. « Sur le plan matériel », précise-t-il. Le truand s'en doutait un peu. Sur le plan matériel... A cette différence près que, chaque fois que l'avocat a eu besoin d'ausweiss, d'armes ou de bons d'essence, c'est Guerra lui-même qui a dû les négocier. Et il en a toujours été de sa poche.

Ils s'entendent alors sur un certain nombre de points. Guerra se chargera de recruter l'exécuteur. Celui-ci, pour intervenir, profitera d'un sabotage que devront prochainement organiser les amis de Me Caussade. L'avocat ne précise jamais, il se contente de dire « mes amis », mais il sait que Guerra sait. Donc le réseau Blum ou ses correspondants feront leur part du travail, au lieu, à la date et à l'heure fixée, ensuite ce sera à lui d'agir.

– Parfait. Votre homme n'aura qu'à peaufiner, dit Me Caussade.

Guerra le laisse parler.

Il a déjà une autre idée en tête sur la façon de procéder et, après l'avoir écouté d'une oreille distraite, il demande machinalement :

– Pourquoi moi?

– Pourquoi vous?

– Oui. Pourquoi moi? Pourquoi m'avoir choisi?

– Parce que je vous connais bien... (L'avocat a une légère hésitation.) Et que je vous estime. Parce que j'ai besoin de vous et que vous avez besoin de moi. (Encore une pause.) Et aussi parce que vous ne pouvez pas me le refuser, monsieur Guerra.

4

– Couteaux! Ciseaux! V'là le repasseur!

Poussant sa voiturette, le petit homme brun traversa la place Monthyon et s'engagea sur la chaussée de la rue Grignan, la remontant en direction du boulevard de la Corderie. Il marchait lentement, la tête levée vers les fenêtres des immeubles. Tous les dix pas, il lançait son appel.

Au coin de la rue Fortia, à l'angle du palais de justice, il croisa un Boche et cria encore plus fort.

– Faucille! Marteau! V'là les vainqueurs!

Le soldat en uniforme vert passa sans réagir.

Le repasseur garda le nez en l'air. Au fronton de la façade latérale de l'édifice civil, les Tables de la Loi, sculptées par Travaux et soutenues par leurs colonnes ioniques, n'avaient nul besoin de ses services.

– Faucille! Marteau!

Claudio Coratti riait franchement. Tous ses amis et sa famille, qui avait fini par le suivre en France, avaient beau lui prédire les pires ennuis, il continuait à asticoter le diable.

Dans les premiers jours de l'année 1924, avec cinquante lires en poche (il en avait emprunté deux cent cinquante mais avait dû en laisser deux cents à un passeur), il avait franchi clandestinement la frontière italienne avec sa

mère. La mamma avait survécu à l'incendie de la petite bicoque qui jouxtait l'atelier de menuiserie où sa femme et son bébé étaient morts. Au petit matin, dans les débris calcinés, il avait découvert une inscription tracée avec le goudron qui avait servi à enflammer sa réserve de bois :

A morte communisti!

Chassé de son pays par les Chemises noires de Mussolini, il avait opté très tôt pour l'optimisme. Son père avait admiré Giuseppe Garibaldi. Son Dieu à lui était Joseph Vissarionovitch Djougachvili, autrement dit Staline, et il ne doutait pas un instant que les Soviétiques finiraient par mettre une pâtée aux nazis.

– Édouard? C'est bien vous?

La voix le fit sursauter. Une voix qui n'était pas inconnue. Caussade se retourna brusquement. Il sortait à peine de l'immeuble de la rue Grignan où se trouvait le cabinet de Me Anglade. Ce n'était que la deuxième fois qu'il y retrouvait Guerra. Il avait fallu agir très vite, profiter de la première occasion, et ils venaient de se séparer après avoir mis au point les derniers détails. Guerra était parti un peu avant lui. Tous deux s'éloigneraient par des itinéraires différents à quelques minutes d'intervalle.

– Qu'est-ce que vous fichez ici? Vous n'êtes quand même pas encore en affaires avec ce type?

– C'est un client. Je n'ai pas l'habitude de laisser tomber mes clients.

Une jeune femme le fixait, le regard méprisant, les mains enfoncées dans les poches d'un gros paletot de laine maladroitement ravaudé.

– Émilie, murmura-t-il.

Malgré le son de sa voix, il avait failli ne pas la reconnaître.

Maculée de taches de peinture et beaucoup trop ample, sa robe de cotonnade bon marché à grosses fleurs était marquée à la taille par une étroite ceinture qui la faisait plisser et goder aux hanches; elle pendait comme un sac sur ses genoux. Émilie Vallabrègues ne portait pas de bas : de grosses chaussettes kaki tirebouchonnaient sur ses chevilles et disparaissaient dans de vilaines socques de bois à longue tige.

On n'aurait pu imaginer au premier coup d'œil qu'elle était métisse. Sous son fichu de femme du peuple, son visage au teint naturellement mat paraissait exsangue. L'impression était renforcée par les lèvres pleines, agressivement peintes, et le regard noir qu'elle dardait sur lui.

– Drôle de client... Vous m'inquiétez, Édouard.

– Vous m'avez suivi?

– Oui, je vous ai suivi. Je voulais être sûre que...

D'un doigt sur la bouche, il lui intima le silence. Il souffla :

– Marchez derrière moi. Vous ne me connaissez pas. On se parlera plus tard.

– Non, je marche devant, dit-elle avec décision.

Elle traversa la chaussée. Il la suivit.

– Couteaux! Ciseaux! criait le repasseur italien à l'autre bout de la rue Grignan.

5

Capellone attendit sagement que le voyageur qui partageait avec lui la cabine du sleeping sorte pour ouvrir sa valise. Il trouva d'abord un grand carré de laine plié en quatre qu'il écarta. Dessous était rangée une collection de petits paquets de taille inégale, enveloppés de papier de soie. Il en déballa un au hasard. Une paire de petit chaussons tricotés. Bleus. Il en ouvrit un autre, déplia une petite barboteuse. Bleue, elle aussi.

La valise était remplie de layette, ne contenait que de la layette. De la layette bleue.

« Pour le petit », avait dit la fille.

Elle aussi, elle était sûre que ce serait un garçon.

Une drôle de fille. Jeune, jolie, une pensionnaire de chez madame Rachilde. C'est là qu'il l'avait rencontrée.

Il était venu en visiteur. Il ne faisait que passer, il apportait à la vieille matrone un petit cadeau, une boule d'or brun, odoriférante – son poison, comme elle disait. Et la fille l'avait regardé. Elle avait des yeux d'outremer, on voyait au travers; son visage était comme du corail au fond d'un lagon; et elle paraissait si jeune. Contrairement à toute attente, il était resté et lui avait accordé ses faveurs. Une nuit.

Un air d'accordéon traînait encore dans sa tête. Il se mit à fredonner les paroles à mi-voix :

Elle ne l'aimait pas, lui non plus.
Quelle drôle de chose que l'existence!
Ils auraient pu faire connaissance,
Mais ils ne s'étaient jamais vus...

Un vieux refrain idiot. Une stupide ritournelle.

Dans la chambrette, il y avait eu ce vieux disque, une scie de l'autre guerre. Toute la nuit ils n'avaient cessé de le mettre et de le remettre sur le phono. Elle savait y faire, l'animale! Et lui, il l'avait gentiment régalée.

Bref, tous deux, ils s'étaient rencontrés. Trop tard.

Comment s'appelait-elle déjà? Marlène? Vicky? Angela? Une simple radeuse. Il ne connaissait rien d'elle. Et elle, que savait-elle de lui, sinon sa légende? Qu'attendait-elle de lui? Autre chose que le peu qu'il ne pouvait lui donner?

Peut-être; sans doute. Mais comment demeurer insensible à ses façons et à ses désirs : « Vous voulez bien me la montrer votre tapisserie, monsieur Capellone? »

Lui qui comptait l'expédier sans même se déshabiller, il l'avait d'abord regardée sans comprendre. « Oui, avait-elle ajouté, je ne voudrais pas mourir sans avoir vu ça.

– Tu as de la musique? » avait-il demandé.

Sans mot dire, elle avait mis le disque sur le crincrin :

Elle ne l'aimait pas, lui non plus.
Ils auraient pu faire connaissance,
Mais ils ne s'étaient jamais vus...

Ça faisait si longtemps qu'il ne l'avait entendue, cette vieille rengaine : ça lui rappelait les rues chaudes de ses seizes ans, la rue Bouterie et la rue de la Reynarde, les allées et venues des marins en bordée, les hésitations des

bourgeois solitaires, les airs d'accordéon qui s'échappaient des bordels, les enseignes lumineuses connues aux quatre coins du monde – La Lune, Aline, Le Chat noir, New House – et, sous les lanternes à gros numéro, les matrones en mantille, assises sur leur cadière paillée, qui harponnaient les passants. Il se rappela la première fois qu'il l'avait entendue et fut saisi par un étrange pressentiment : cette chanson, c'était peut-être la dernière fois qu'il l'entendait.

Il regarda la fille. Il était sûr qu'elle n'avait pas seize ans. Mû par une impulsion subite, après l'avoir saluée comme un comédien qui s'incline devant son public, il s'était lentement dévêtu devant la gamine et, pour la première fois de sa vie, il avait agi comme s'il avait été lui-même une gonzesse.

Elle ne l'aimait pas, lui non plus.
Ils auraient pu faire connaissance...

Il avait terminé par l'étroit gilet de corps à col montant et à manches longues qui lui moulait le torse et, un peu gêné, il avait lancé à la fille, dont il ne se rappelait pas le nom, un gros vanne : « Au moins, si je te rate, tu auras de quoi te distraire. »

Et elle avait eu de quoi se distraire, la nistonne. Un vrai musée des horreurs. Il fit jouer ses muscles, et ses monstres secrets se mirent à vivre. Ornés de dessins semblables à ceux des najas, ses bras multicolores ondulèrent. Femmes et fleurs carnivores s'épanouirent dangereusement, dévorant ses épaules. Les points rouges qui, au ras de son cou, indiquaient à la Veuve où trancher cliquetèrent – ses dons de ventriloque l'avaient toujours servi – et réveillèrent les maillons de la chaîne des guillotinés. Enfin vint le clou : la femme nue allongée sur son ventre s'étira, lascive, jouant avec le sexe agressivement fardé qui épousait son propre nombril.

Et le plus beau, c'est qu'il ne l'avait pas ratée, elle, la fille aux yeux d'outremer. « C'est drôle, je ne pensais pas que vous pourriez être si... si attentionné », lui avait-elle dit en rougissant, après un quatrième assaut.

Le strip-tease, les mômeries, ces chochotteries de gonzesses – il en était encore tout surpris lui-même. Depuis les Bat' d'Af, il en avait pourtant vécu des drôles de situations! Il en avait empalé plus d'une et, à Tataouine, quand il y avait pénurie de femelles, il n'avait pas craint comme tout joyeux qui se respecte de s'enfifrer des minots. Oh, fan! Il serait quand même pas en train de tourner pédé!

Peuchère, c'est qu'il en avait connu, des nistones, depuis ses débuts! Il y avait celles dont il se rappelait un sourire, la courbe des hanches ou même l'ombre d'un sein sur le drap. Et puis il y avait les autres, les casse-croûte, les biftecks dont il avait tout oublié. Celles qui n'étaient pas venues à un rendez-vous ou qui avaient cru le doubler, celles qu'il avait punies, celles qu'il avait jetées ou revendues. Celles dont il avait désappris le ventre, le sourire, la couleur des yeux...

De la gamine sans nom, il se souviendrait des yeux. Layette, il l'appellerait. Il se rappellerait toujours ses yeux d'outremer.

Quelle drôle de chose que l'existence!

Quand il y repensait, ses succès l'avaient toujours étonné. Il n'était pas bien beau ni bien grand, mais de son corps râblé se dégageait cette force tranquille qui remue ces dames. « Des épaules comme ça, gàrri, ça rassure », lui avait avoué l'une d'elles. Il était pourtant minot. Dix-sept ans à peine. Mais porter des sacs de sable, ça développe... Voilà ce qu'elle aiment, se disait-il alors, les garçons aux larges épaules.

La morue lui avait raconté une histoire banale et triste

à pleurer : son homme la battait, la séquestrait; il la menaçait des pires tortures si elle refusait d'aller en Égypte

« Tu me fends le cœur, ma Nine. »

Il avait dit ça l'air de rien puis il l'avait bien regardée. Après tout pourquoi pas? La môme était gironde et elle avait le béguin. Pas besoin de la tabasser et de lui faire peur, elle était partante.

« Maintenant tu es sous ma protection », avait-il décidé.

Le mac de la Nine était un demi-sel. Il s'arrangea avec lui, c'est-à-dire qu'il flanqua au barbillon une mémorable correction. Mais tout hareng a des amis. Comme le climat de Marseille commençait à devenir malsain et que l'on parlait de l'Égypte comme d'une terre d'avenir, Capellone s'était dit : l'Égypte, pourquoi pas? Et la poule qui avait renaudé quand son précédent julot avait voulu l'y envoyer fut toute contente de partir avec son Benvenuto.

En Égypte, il avait rencontré Franco Neri. Né en 1900 dans un trou perdu du sud de l'Italie, le futur associé de Capellone était de misérable origine. Mais la rage de s'en sortir et un physique de séducteur lui avaient permis de commencer à se défendre comme marchand de viande.

Capellone lui devait la vie.

Des barbeaux égyptiens, pas d'accord avec ses méthodes – il leur avait soulevé deux ou trois tapins –, avaient emmené le Corse en belle dans le désert, du côté des pyramides. Après l'avoir enterré dans le sable jusqu'au cou, la figure barbouillée de miel, ils l'avaient laissé mariner au soleil. Au bout de quarante-huit heures, sans l'arrivée de Franco Neri, il serait mort de soif et les fourmis auraient commencé à lui dévorer la couenne.

Capellone avait préféré changer de continent.

L'Argentine devenait la nouvelle terre promise. Il y avait expédié la Nine et ses deux belles-sœurs. Tandis

qu'elles faisaient la Cordillère des Andes, on lui tirait les cartes à Buenos Aires et, aussi réaliste que superstitieux, il découvrait tout le parti que l'on peut tirer de la flambe et des brèmes. De retour en France, il avait mis cet enseignement à profit et, tout en continuant à contrôler son trafic de remonte, il avait écumé les casinos de la Côte et s'était lancé dans les machines à sous.

A l'affût de toutes les combines, il avait touché à tout et l'argent ne cessait d'entrer à flots. Mais depuis quelque temps, Capellone s'interrogeait sur la précarité des affaires. Il se rappelait que tout avait commencé avec la destruction du Vieux-Port. L'ordre émanait de Hitler, jusque-là, rien à dire. Seulement, les Français qui n'ont rien dans le buffet avaient dit banco et en avaient remis avec la vaseline. A en croire ces chiasseux, l'écume de la Méditerranée se serait amassée sur la colline des Accoules, entre l'hôtel de ville et la Major. D'après eux, c'était l'empire du péché et de la mort, un charnier en décomposition, un chancre à vider de son pus. Tous les journaux, jusqu'au bulletin municipal, s'étaient donné le mot : pourriture, lèpre, gangrène, vérole – rien n'avait été trop fort.

Pour Benvenuto comme pour beaucoup, c'était seulement un quartier vivant, bruyant ou coloré où il avait ses meilleurs souvenirs d'enfance. Des quartiers comme ça, il en connaissait à Naples, à Gênes, à Barcelone. Pas de quoi s'exciter. Il avait d'ailleurs eu à cette occasion une altercation avec son ami Fabian :

« Les Boches, on n'est quand même pas obligé de leur ouvrir les fesses !

– Qu'est-ce que tu me fais le singe, hé ! qu'est-ce que tu me fais le pantou ! Les Boches, t'es bien forcé de faire comme moi. Tu roules avec, non ? Té, me dis pas à moi que t'en croques pas ! »

Bien sûr, ça il n'allait pas le contester, mais il y a l'art et la manière. Depuis son passage au Moyen-Orient où il

avait convoyé de la drogue et organisé des réseaux, il n'ignorait rien des effarantes propriétés des stupéfiants; il s'était donc employé à stupéfier les cadres de l'armée allemande. Ce qu'on ne pouvait faire comprendre aux personnes pour qui l'opium et l'héroïne sont des substances diaboliques dont tout usage est sacrilège.

Lui, Capellone, il s'en servait pour menotter, garrotter des hommes. « Je te les endors! disait-il. A la guerre, tous les coups sont permis! » Et lui, tandis que les occupants acceptaient un système de soumission qu'ils entretenaient et reproduisaient eux-mêmes, il pouvait faire passer des résistants et des Juifs en Espagne.

Sa main lissa le papier de soie dans la valise.

Le malheur était fait, le Vieux-Port détruit. Il ne reverrait plus le quartier de son enfance. De toute façon, il devait monter de plus en plus souvent à Paris, car c'était là-haut que se trouvaient à présent ses affaires. Et là-haut aussi vivait Ninotchka.

Ce n'était pas une gonzesse comme une autre, la Ninotchka, c'était une force de la nature, avec pas rien dans le cigare. Une tête et de la mentalité. Il se réjouissait en pensant à ce gamin qu'ils attendaient. Marseille ne serait bientôt plus qu'un souvenir.

Il referma la valise et se leva pour la hisser dans le filet. Il avait hâte de la revoir, sa Ninotchka. Il arriverait au petit matin, avec des colis plein les bras. Il entrerait sans faire de bruit. Il n'aurait pas besoin d'allumer, il connaissait les lieux par cœur. Dans le noir, il disposerait les cadeaux tout autour de la cheminée, puis se glisserait doucement dans le lit de sa femme. Il se serrerait contre elle, la dénuderait lentement pour embrasser son ventre doux et lisse comme de la soie. Ensuite il y collerait l'oreille pour entendre battre le cœur du petit. Il écouterait longtemps, longtemps, ne pouvant s'empêcher

d'écouter, craignant que ne cesse d'un coup ce battement si lointain, si fragile, si faible. Alors, tout doucement, sur ce bedon mignon et tout chaud sous les draps, il baladerait le canon de son P.38.

Il souriait : il avait déjà dans les oreilles la voix de Ninotchka. Elle proteste, car l'acier du calibre est glacé mais, elle aussi, elle sait qu'il faut faire ces choses si l'on veut que le gamin s'aguerrisse, qu'il devienne un mâle aussi dur et valeureux que son père.

6

Les amitiés renouées demandent plus de soin que celles qui n'ont jamais été rompues.

Les retrouvailles d'Émilie Vallabrègues et d'Édouard Caussade ne firent pas exception à la règle. Pour se rejoindre, ils durent, l'un derrière l'autre, effectuer un parcours mystérieux et compliqué qui leur permit de retarder l'instant fatidique et de s'y préparer. Se déplacer dans la ville comme des voleurs était dans l'ordre des choses, tant il est vrai qu'ils avaient besoin de précautions renforcées pour retrouver les liens effilochés que la rupture et l'éloignement n'avaient pas réussi à casser.

Quand ils se retrouvèrent en haut d'un bel immeuble hausmannien de Saint-Giniez, dans cette soupente sordide où la jeune femme se cachait, ils eurent le même geste pour s'empêcher d'ouvrir la bouche. Leurs yeux seulement sourirent, et ils se jetèrent follement dans les bras l'un de l'autre. Ils éprouvaient avant tout le besoin de se toucher, de sentir le grain de leur peau, de s'étreindre. Il fallait que les corps s'enlacent, se caressent, s'admirent; il fallait qu'ils se retrouvent.

Ils s'aimèrent tout l'après-midi avec une férocité et une violence dont ils n'auraient su rêver. Leur amour fut un hosanna, un hourra, une explosion, joie et fureur mêlées.

Ce ne fut qu'après ce tête-à-tête hurlé en silence qu'ils purent enfin parler.

Ils ne s'étaient pas vus depuis la déclaration de guerre. Il la croyait repartie en Martinique. Émilie savait qu'Édouard, comme elle, n'avait pas quitté Marseille, que jusqu'à février 1943 ses confrères du barreau le considéraient comme l'un des leurs, et, avant de passer dans la clandestinité, qu'il lui était arrivé d'aller plaider à Vichy.

Édouard découvrit qu'elle n'ignorait presque rien de lui. Il en fut surpris et bouleversé.

L'obscurité était tombée. Émilie alluma une chandelle en s'excusant – on lui avait coupé l'électricité.

– Mais j'ai encore un peu de combustible.

C'était vrai, il régnait une douce chaleur dans la chambre – Édouard vit dans une caisse sous la pente du toit un bon demi-stère de bois débité en bûchettes soigneusement fendues. Tandis qu'il enfilait son pantalon et attrapait sa chemise, elle alla bourrer le poêle.

Pour la première fois, il regardait autour de lui et se rendait compte de l'environnement misérable dans lequel elle vivait. Il lui proposa de l'argent qu'elle refusa, il s'y attendait. Elle expliqua qu'elle n'en manquait pas – elle avait un autre logis, à l'Estaque – et que d'ailleurs elle trouvait cet endroit, si misérable fût-il, tout à fait adéquat.

– Tu as vu comment je m'habille, on se poserait des questions.

Il ne demanda ni pourquoi elle était vêtue en pauvresse ni à quoi le logement était « adéquat ». Elle lui proposa une cigarette qu'il refusa.

– Tu sais que je ne fume pas.

Elle se rappela son souffle au cœur, les ennuis qu'il avait eus avec ses poumons et le séjour qu'il avait dû faire à Saint-Moritz. Ils en parlèrent – Dieu merci, ça allait beaucoup mieux, mais il devait demeurer vigilant. Elle pensa qu'était venu le moment de lui dévoiler ses craintes.

– Édouard, j'espère que vous ne faites pas confiance à ce type.

– Quel type? demanda-t-il sur le qui-vive.

– Allons, Édouard, s'écria-t-elle, vous l'avez défendu, ce gangster! Vous vous en êtes suffisamment occupé!... (Elle le toisa.) Vous êtes mieux informé que les journaux. Vous savez qui il fréquente, et vous n'ignorez pas, j'espère, la part de responsabilité de ces gens dans ce qui se passe.

– J'ai besoin de lui.

– Mais Lupo Guerra, lui, n'a pas besoin de M^e^ Caussade.

– Qu'en savez-vous?

– Je sais ce que je dois savoir.

Il haussa les épaules, fit deux pas vers le minuscule fenestron et écarta un pan de rideau déchiré pour regarder dans la rue. C'était une nuit de lune. La coupole, le clocher, le campanile et la vierge de Notre-Dame-de-la-Garde pointaient vers le ciel comme des silhouettes de carton. Plus bas, les pentes gaufrées des toits, comme patinées d'argent, brillaient d'un faible éclat. Une camionnette équipée au gazogène tourna le coin de la rue. Son moteur toussa puis attaqua la montée avec des halètements asthmatiques. Elle passa en hoquetant devant la villa italo-mauresque au-dessus de laquelle flottait le drapeau à croix gammée. Le siège du SD de Marseille, le Sicherheitsdienst, le service de sécurité des SS. Édouard, d'où il se trouvait, avait une excellente vue plongeante sur la cour.

Il se dit qu'un jour cela pourrait servir mais, quand il se retourna vers Émilie, la Ville disparut avec le reste du monde derrière les ombres de la chambre. Tout l'univers se réduisit au bout rougeoyant d'une cigarette et, dans la clarté dansante de la bougie, au visage d'une femme qu'il n'avait jamais cessé d'aimer.

– Émilie, cela fait bien longtemps que nous ne nous sommes vus. Beaucoup de choses se sont passées. Et une

en particulier... (Il s'arrêta, faillit se taire et, maudissant sa brusquerie coutumière, se hâta de conclure, le visage fermé.) Que vous le vouliez ou non, Émilie, j'ai changé.

Elle ne répondit pas. Ils pouvaient entendre la camionnette peiner et s'essouffler dans la montée. Il la regarda tirer sur sa cigarette. Émilie ne semblait aucunement lui tenir rigueur de sa rudesse. Au contraire, elle se redressa sur un coude et tapota la paillasse à côté d'elle.

– Assieds-toi, Doudou.

Il obéit machinalement.

– Je ne suis plus le même homme.

Elle le regardait avec ses grands yeux bruns qu'il connaissait si bien, montrant avec son altruisme habituel qu'elle était à son entière disposition.

– Je ne suis plus le même homme, répéta-t-il... Voici les faits.

Il s'interrompit.

Émilie sentait qu'il était à la recherche d'une formulation à la fois plus souple et plus précise, que pour elle il aurait voulu respecter la complexité des choses. Elle lui prit la main.

– Les faits, murmura-t-elle très doucement... les faits paradoxalement, peuvent ne pas être du tout probants... (Elle sourit.) Sinon vous ne vous donneriez même pas la peine de vous justifier.

Il ne répondit pas à son sourire. Elle sentit sa main lui échapper, vit son visage se refermer. Satisfaite d'être tombée juste (mais elle ne connaissait que trop bien son Édouard), elle regretta de ne pas avoir eu la discrétion de se taire.

– Lupo Guerra a besoin de moi, dit-il brutalement. Il le sait. Et bientôt il ne pourra plus rien sans moi.

Il ment, songea-t-elle, c'est lui qui ne pourra bientôt plus rien sans Guerra.

– Pourquoi avoir choisi d'habiter à Saint-Giniez? demanda-t-il alors avec une soudaine légèreté... Vous

savez qui c'est, au moins? (Il attendit de la voir secouer la tête.) Ce saint n'a jamais existé. Tout au plus se souvient-on d'un certain Genest, un célèbre mime de l'Antiquité romaine qui mourut, dit-on, martyrisé par Dioclétien parce qu'il aurait, au cours d'un spectacle, avoué qu'il était chrétien... Au XVII^e^ siècle, ajouta-t-il ironiquement, Rotrou lui a consacré une inoubliable tragédie.

L'évocation d'un artiste muet l'autorisait à de nouvelles gesticulations verbales. Il continua de pérorer un moment sur les personnages qui sont partagés entre une mission qui les accable et une passion tout humaine qui est cause de leur faiblesse. Des personnages, insista-t-il, qui semblent davantage voués par leur résignation à témoigner de la puissance et de l'ironie du destin qu'à affirmer leur liberté.

Émilie crut déchiffrer correctement le message qu'il lui glissait entre les mots. Le salaud s'en tirait bien : en la douchant avec une allusion venimeuse, il prenait avec élégance la fuite. Une fois de plus.

A travers la fumée de sa cigarette, elle l'observait, scrutant son visage opaque. Elle retrouvait cette morgue ancienne, avec quelque chose d'autre, une assurance nouvelle qui la surprenait. Elle repensa à Lupo Guerra et à cette curieuse relation qu'Édouard avait entretenue, qu'il continuait d'entretenir avec lui. L'avocat et le truand, se dit-elle. Édouard ne pouvait mentir complètement, il faut être deux pour faire un couple. Guerra a besoin de lui, ils ont besoin l'un de l'autre – elle se rappelait trop à quel point elle-même avait pu avoir besoin d'Édouard. Elle songea qu'il était dur de reprendre le fil des amours défuntes.

Elle le dit doucement, avec une petite moue triste :

– C'est dur de renouer le fil.

De nouveau, elle sentit fuir son regard. Il se leva en chantonnant, exécuta un pas glissé suivi d'un entrechat puis s'inclina pour prendre sa cravate posée sur le dossier de l'unique chaise.